

Discours de réception de Monsieur Patrick Corbet



Un grand programme universitaire : l'École de Sarrebruck et la statuaire lorraine médiévale

Pour ce moment émouvant qu'est le discours de réception à l'Académie de Stanislas, instance majeure pour un Lorrain, même d'adoption, il a été choisi d'évoquer un programme de recherche universitaire, résumé par la formule d'« *École de Sarrebruck* », et l'apport de celle-ci à l'histoire de l'art régional. Je prononce ces mots en souvenir d'une éminente chercheuse disparue, Madame Marie-France Jacops, conservatrice en chef du Patrimoine, décédée en 2014, qui avait bien connu les savants allemands concernés, les avait soutenu et estimait aussi que leur participation à la connaissance avait été, localement, un peu sous-estimée. Elle aurait été, je crois, heureuse d'entendre traiter ce sujet. Un autre nom se doit d'être cité, celui de Madame Marie-France Hazotte, germaniste et historienne de l'art, qui a été la traductrice de l'introduction du dernier livre dû à l'équipe de Sarrebruck.

L'entreprise en question, née dans les années 50, a peu à voir avec ce qu'on nomme aujourd'hui un programme de recherche. Point de subventions à réunir, de co-financements régionaux ou internationaux, de rapport à mi-parcours, de *dead-line*... Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de l'identification par un savant d'un grand thème d'étude, dont l'examen sera conduit sous tous ses aspects, en connaissance complète de la bibliographie, avec autour de soi des collègues et des disciples faisant confiance, un sujet que l'initiateur n'abandonne jamais, laissant après lui des contributions indiscutables.

J.A. Schmoll gen. Eisenwerth (1915-2010)

Ce chemin a été celui d'un grand professeur au nom un peu singulier, Josef Adolf Schmoll genannt Eisenwerth. Il était né à Berlin dans une famille d'artistes et d'architectes (son grand-père était constructeur de ponts). Point

singulier, c'était un fils posthume et son père avait été tué dans les Vosges en août 1914. On se demandera si cette mort tragique n'est pas pour quelque chose dans les intérêts du savant pour l'art français et son histoire. Le jeune homme fait des études à Berlin, achève une dissertation sur le monastère de Chorin en Brandebourg, un édifice gothique en briques. Il sera militaire en France pendant la Seconde guerre mondiale et, à des interlocuteurs, dira avoir joué un rôle dans la préservation de la cathédrale de Toul durant les combats. Il commence une carrière de chercheur à Darmstadt, puis à Sarrebruck, où il s'habilite en 1951 avec un ouvrage sur Rodin (précisément sur la sculpture du buste chez Rodin). Il devient directeur-fondateur de l'Institut d'Histoire de l'art de l'Université sarroise et y obtient en 1955 le titre de professeur. Il restera onze ans en Sarre, puis partira en 1966 à Munich où il sera professeur jusqu'en 1980, sans que ses liens cessent avec la région frontalière.

En Bavière, il pratique une histoire de l'art étendue jusqu'au XX^e siècle (il sera l'auteur des premières études sur le Bauhaus). Ses spécialités sont larges, les titres de ses livres divers : Rodin, en 1954, 1978, 1983, 1994 (un travail pionnier sur le grand sculpteur français et Camille Claudel), l'art médiéval (en 1964, il a complété pour l'Allemagne la synthèse de Marcel Aubert sur le XIII^e siècle gothique), la photographie (qui le retient beaucoup), et même sur l'art nouveau et Nancy en 1980-81. Le Professeur Schmoll est donc un très grand universitaire, aux centres d'intérêt nombreux : son éloge funèbre en 2010 dans le *Süddeutsche Zeitung* le dira « ouvert et non-dogmatique », « *vielseitig und undogmatisch* ». Le même journal avait fêté son 90^{ème} anniversaire, en 2005, avec le titre « *Ein Souverän* ».

C'est bien sûr lors de sa période sarroise que le chercheur remarque la valeur de la statuaire médiévale lorraine. En 1956 paraît son premier article sur le sujet, consacré à la Vierge à l'Enfant de Morhange, du XIV^e siècle. Rappelons-nous que les Vierges à l'enfant des XIII^e-XIV^e, convoitées par les Musées internationaux, sont considérées alors comme la quintessence de l'art médiéval. À partir de cette époque, les études sur les œuvres sculptées françaises vont s'enchaîner, en alternant monographies (souvent de pièces inédites) et bilans provisoires. Je reviendrai sur ce thème.

Helga Dorothea Hofmann

Car Schmoll est aussi un chef d'équipe, qui lance ses élèves sur les terrains dont il a saisi l'importance. Une thèse sous sa direction est ainsi consacrée à la statuaire romane de Lorraine (1968). Je ne m'y arrête pas.

Le travail décisif est celui d'une élève de J. Schmoll, Helga Dorothea Hofmann, née en 1934, qui deviendra la seconde épouse du savant.

Son terrain est chronologiquement le suivant de celui du maître : le XV^e siècle, qu'elle traite dans une thèse publiée en 1962 sous le titre « *La sculpture lorraine du Gothique tardif. Courants principaux et œuvres, 1390-1520* ». C'est un ouvrage magistral de 571 pages, très bien illustré, conduit sur les quatre départements lorrains et la Haute-Marne, qui examine 700 œuvres, classées chronologiquement et par groupes stylistiques. Madame Hofmann distingue trois phases. L'une, de 1390 à 1440, est caractérisée par le « style ondoyant », où elle place notamment la Mise au tombeau de Pont-à-Mousson. La phase suivante, de 1440 à 1480, est dominée par la production messine. La dernière, autour de 1500, voit la production sculptée exploser. J'y reviendrai.

Le livre est immédiatement remarqué en France : Francis Salet en fait dès 1963 un compte rendu élogieux dans le *Bulletin monumental*. Parmi ses apports, nombreux, deux découvertes se révèlent particulièrement judicieuses. L'une, caractéristique du début de sa période, vers 1400, est relative à ce que Mme Hofmann appelle l'« atelier de Vignory », une officine surtout spécialisée dans les reliefs et les tombeaux. La mouvance avait d'ailleurs été au départ repérée par un autre Sarrebruckois, le Professeur Peter Volkelt, qui avait observé une correspondance stylistique entre un retable conservé à Morhange et un double décor d'autel de l'église de Vignory en Haute-Marne. H. Hofmann approfondit cette voie, prospecte en Champagne orientale et en Lorraine, inventorie en 1963 39 œuvres, puis 67 en 1966. Ses découvertes sont chroniquées par Léon Pressouyre et Francis Salet. La seconde contribution, en français, dans le *Bulletin monumental*, introduit un éclairage nouveau : il déplace le centre d'installation de l'atelier à Joinville, avec pour pièce principale le tombeau de Ferry I^{er} de Lorraine, mort à Azincourt, et de Marguerite de Joinville. Rien de tout cela n'a été contredit par la recherche ultérieure. Le dossier Joinville-Vignory, si superbement révélé, est aujourd'hui entre les mains d'un jeune spécialiste, formé à Nancy, Julien Marasi.

A l'autre bout de sa chronologie, vers 1500, Helga Hofmann bouleverse nos connaissances en renouvelant ce que l'on disait du sculpteur flamand Jan Crocq, l'auteur du tombeau nancéien de Charles le Téméraire. De cet artiste, elle souligne en 1962, puis en 1966, l'exceptionnelle cohésion et l'étendue géographique des travaux. La même année 1966, décidément féconde, Madame Hofmann ramène dans ses filets une création majeure de Jan Crocq, l'inédite Pietà de Pont-Saint-Vincent. L'étude de l'œuvre de Crocq a par la suite été reprise et augmentée, spécialement par Pierre Simonin, mais les apports de la chercheuse allemande sont décisifs. Madame Hofmann continuera après 1970 auprès de son mari d'importants travaux d'histoire de l'art sur d'autres thèmes.

Horst Van Hees

Un autre chercheur, Horst Van Hees, s'inscrit dans ce collège sarrois. Lui a pour terrain, on l'aurait deviné, la phase suivante, le XVI^e siècle, qu'il étudie dans un livre paru en 1973, « La statuaire lorraine du XVI^e siècle ». L'ordonnance de la publication, de 461 pages, est la même : chapitres synthétiques, liste commentée des œuvres, cahier photographique imposant. Van Hees envisage tour à tour le travail de Mansuy Gauvain et les œuvres contemporaines, la percée de l'influence champenoise vers 1525, lue à partir des œuvres de l'église de Génicourt-sur-Meuse, puis il aborde la production de Ligier Richier, qu'il examine avec précision. Le livre s'achève par une étude de la Mise au tombeau maniériste de Notre-Dame de Joinville.

L'ouvrage est important, mais n'a pas le même degré de réussite que le précédent. Ni l'édition, ni l'iconographie ne sont de même qualité. Surtout, les conclusions sont plus attendues et les nouveautés moindres. A la décharge de l'auteur, on rappellera que le point de départ de l'étude, vers 1520, était artificiel et que la production lorraine du XVI^e siècle pléthorique, dispersée, était, vers 1960-70, impossible à synthétiser.

Reste qu'Horst Van Hees, décédé comme son maître en 2010, mérite au même degré la gratitude des Lorrains : il est en effet le co-auteur en 1983, avec le déjà cité Professeur Peter Volkelt, du meilleur guide patrimonial sur l'Est de la France, le volume du *Reclams Kunstführer Lothringen-Ardenne-Ostchampagne*, qui est le répertoire le plus complet de l'architecture, de la sculpture et du vitrail régional, bien supérieur au Guide Bleu. On ne peut que le recommander. Van Hees en publiera un autre, sur l'Andalousie ! Mais revenons au maître.

L'œuvre ultime de J. A. Schmoll gen. Eisenwerth

Le professeur Schmoll avait, je l'ai dit, tourné dès les années 1950 ses regards vers la sculpture du XIV^e siècle. Son point d'accroche était la contestation de la thèse selon laquelle une œuvre régionale majeure, la Vierge du cloître de la cathédrale de Saint-Dié, constituait le prototype de la sculpture régionale de ce siècle. Après Paul Denis et surtout Perdrizet, l'Américain William Forsyth l'avait affirmé. Pour le professeur allemand, la conclusion était prématurée et il fallait bien davantage chercher les œuvres initiatrices dans une statuaire qui naît vers 1300 entre Champagne et Bourgogne, dans l'ancien diocèse de Langres. C'est aussi ce qu'évoquait sous le nom « d'atelier de Mussy-sur-Seine », le Dijonnais Pierre Quarré. Pour le démontrer, J. Schmoll, dont on note combien il sait dépasser les limites géographiques traditionnelles, trop souvent paresseusement maintenues, va donc réunir une documentation photographique exhaustive et mener un examen formel de toutes les œuvres du grand Est français à l'ouest des Vosges. Peu à peu, la thèse se vérifie et à sa suite s'élaborera, sous

la plume de l'érudit, une généalogie et une géographie très sûres, très solides, des productions régionales du XIV^e siècle.

Mais affirmer ne peut suffire au savant. Il faut fournir les preuves, donner les fondements des démonstrations, permettre la discussion scientifique. Ce sera la tâche ultime du professeur Schmoll, qui, à l'âge de 90 ans, livre en 2005 un ouvrage étonnant, sans grand équivalent, d'une ampleur exceptionnelle : un livre de presque 4 kg, de 720 pages, d'un format inédit qui fait songer aux in-folio du XVIII^e siècle. Dans l'ouvrage, sobrement titré « *La sculpture lorraine du XIV^e siècle* », figurent des chapitres de synthèse, commodément abordables par le résumé français, de 22 pages, établi par Madame Hazotte, mais aussi les longues notices de 520 statues, toutes assorties d'une ou plusieurs excellentes photos en grand format et d'un appareil critique démultiplié en plusieurs rubriques, et d'ailleurs terminé par une lapidaire prise de position relative à la qualité de la pièce : « remarquable », « bon », « moyen »...). L'ouvrage, incomparable, constitue un indépassable instrument de travail. La preuve en a d'ailleurs été donnée récemment : lors de la redécouverte des statues conservées à Toul, à Gare-le-Col, et opportunément acquises par la municipalité et le Musée de la ville, les analyses de Josef Schmoll sont aussi utiles que parfaitement ratifiées sur le fond.



Je conclus. L'œuvre accomplie par les savants sarrois éclaire de manière décisive l'art lorrain médiéval. Sur le fond, la constance de l'entreprise, la ténacité de son promoteur, la valeur des collaborateurs suscitent l'admiration. Mais une ultime question peut être posée : les institutions lorraines ont-elles suffisamment reconnu l'équipe sarroise ? Si l'Inventaire de Lorraine et aussi Pierre Simonin ont assurément fourni leur appui, l'Université, pour en rester à elle, l'a ignoré, alors même que l'Université de Sarrebruck était liée par sa naissance à celle de Nancy : aucune conférence n'y a été produite, aucun colloque organisé, aucun doctorat honoris causa décerné.

Il faut toutefois mesurer les appréciations. Dans les années 1950 et suivantes demeuraient vives les blessures de la guerre franco-allemande. Nul n'était enclin à saluer la science d'outre-Rhin. Quant à l'*alma mater*, elle s'orientait alors, dans son département d'histoire de l'art, vers d'autres disciplines que la statuaire. Enfin, le Professeur Josef Schmoll était parti dès 1966 à Munich, loin de la Sarre, et son œuvre décisive n'est parue qu'en 2005, alors que sa génération quittait la scène. Les regrets sincères que Marie-France Jacops ressentait sur cette question ont donc un caractère un peu vain. Restent de tout cela, et pour longtemps, des œuvres d'érudition, des œuvres de science, qui demeureront la base durable de nos études lorraines.